

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 2 FEVRIER 1889

SOMMAIRE

TEXTE : Notre nouveau feuilleton.—Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Poésie : A l'Albani, par Gonzalve Désaulniers.—Nos gravures.—Zoologie : Les poissons volants.—Chronique, par Alfred Barbou.—La Sainte-Agnès, par Hermance.—Causerie du docteur, par le Dr E. Decaisne.—Poésie : Incitation, par Frid-Olin.—La veuve Hindoue. Carnet de la cuisinière.—Choses et autres.—L'origine de la terre.—Récration de la famille.—Les Eshecs.—Feuilleton : Guet-Apens (suite).

GRAVURES : BEAUX-ARTS : La leçon.—Premier arriver premier servi.—Un yacht de plaisance dans les plaines du Nord-Ouest.—Gravure du feuilleton.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
86 Primes, à \$1	86
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

DÉMÉNAGEMENT

Les bureaux et ateliers du MONDE ILLUSTRÉ ont été transférés au numéro 40, Place Jacques Cartier.

NOUVEAU FEUILLETON

Nous commencerons, la semaine prochaine, la publication d'un grand roman

SANS MERE

rempli de scènes des plus émouvantes et d'un grand intérêt. Écrit par un maître en ce genre de littérature, il ne devra pas manquer d'intéresser vivement nos lecteurs.

NOS PRIMES

CINQUANTE-HUITIÈME TIRAGE

Le cinquante-huitième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros de Janvier), aura lieu SAMEDI, le 2 FEVRIER, à 8 heures du soir, dans la salle de l'UNION ST-JOSEPH, coin des rues Ste-Catherine et Ste-Elisabeth.

Le public est instamment invité à y assister. Entrée libre.



Un des lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ ayant appris que lors du retour d'Europe des membres de la presse, nous avions relâché à Saint-Jean de Terre-Neuve, me demande quelques renseignements sur cette ville.

Comme nous ne sommes restés que trente-six

heures dans cette capitale du pays des morues, je dois avouer que ce que je puis en dire est peu de chose, mais ne voulant pas déplaire à un correspondant qui est peut-être un abonné, je vais vous conter ce que nous avons fait là-bas.

La plus belle fille du monde ne peut donner que ce qu'elle a.....

. Nous étions partis du Havre avec quatre cents tonnes de charbon, au lieu de trois cents que l'on devait prendre, et quoique l'on eût dit à notre capitaine que le *Château Léoville*, alias *Communara*, ne devait pas brûler plus de trente tonnes par jour, et qu'en supposant la traversée un peu accidentée, nous en aurions de reste.

Les choses ne se sont pas du tout passées comme cela, et le capitaine Richardson avait bien raison de se défier un peu.

A peine étions nous sortis de la Manche que les marsouins—les juifs comme nous les appelons—firent leur apparition, et ces précurseurs du mauvais temps ne nous quittèrent plus pendant la traversée de l'Atlantique.

Ce qu'ils nous ont fait faire de mauvais sang, ces juifs !!!

Notre navire balançait comme une coquille de noix, et les chauffeurs avaient beau faire et bourrer les foyers, l'hélice, rendue folle, sortait de l'eau à chaque coup de tangage et l'on avançait fort peu tout en brûlant beaucoup.

Ce bal de dix-sept jours a dû coûter cher, mais je ne me sens pas de dispositions à plaindre la compagnie, puisque chacun de nous a payé les violons d'avance, en restant inutilement au Havre pendant trois semaines.

Nous dansions donc depuis une quinzaine de jours, juifs à droite, juifs à gauche, quand un beau matin le capitaine nous dit :

—Nous changerons de route, plus de charbon, on va en chercher à St-Jean.

Dire qu'il avait l'air content ce brave capitaine, serait trop, car en nous parlant ainsi il faisait une figure en coin de rue..... je ne vous dis que ça.

Va pour Terre-Neuve !

. A quelque chose malheur est bon, dit un vieux proverbe, et nous en avons eu encore la preuve cette fois, alors que le Père Eternel, ennuyé, sans doute, de voir de braves Canadiens injustement turlupinés par la compagnie, les flots et les juifs, voulut nous offrir un léger dédommagement de quelques heures pour plusieurs semaines d'ennuis.

. Il est dix heures cinq minutes du matin, nous sommes en train de déjeuner, le capitaine préside, ayant à sa droite, notre aumônier, le curé de Gaspé, à sa gauche, notre chef, Faucher de St-Maurice, toujours beau causeur, grincheux, content, furieux, aimable, colérique, sympathique, détestable, tolérant, d'une humeur de cheval, selon que le rouls augmente ou diminue et que les plats sont bons ou mauvais, (au demeurant, le plus charmant homme du monde, surtout quand sa barbiche ne pointe pas le ciel), Pinault, Deschênes et moi, le long des côtés de la table.

Ce matin-là, je ne sais si le cuisinier avait mal dormi, mais le déjeuner était détestable et déjà Faucher avait dit trois fois : *sacré mille pompettes !* ce qui était mauvais signe, quand un officier entra dans le salon.

Il faut une raison bien grave pour venir ainsi déranger le capitaine quand il déjeune, dîne ou dort, chacun de nous leva la tête pour regarder le jeune lieutenant qui arrivait...

Lui, grave, sérieux, s'arrêta à deux pas de son supérieur, se découvrit et...

—Terre, monsieur.

Terre ! Terre ! cinq fois le mot *terre* se fit entendre, chacun de nous le répétait avec autant de plaisir et de soulagement que quand nous disons : le médecin ! le médecin !! alors que, près du chevet d'une personne qui nous est chère, nous attendons le docteur, que l'on a fait appeler, et dont nous attendons l'arrivée avec anxiété.

Terre ! mais c'est l'autre côté de l'Atlantique ! Terre ! c'est le nouveau monde ! Terre, c'est l'Amérique ! Terre ! c'est Terre-Neuve ! Terre ! c'est presque le Canada, notre pays, notre patrie, chez nous !!!

Chez nous ! ce *chez nous*, ce joli mot, cette charmante chose, ce foyer délicieux, je d'rai ce sentiment, que l'on ne peut exprimer que par ces deux mots : *chez nous*, et dans lequel de pauvres diables de mauvaises gens anglaissés n'ont jamais pu comprendre une signification plus intime, plus douce, plus gracieuse que dans l'*at-home* anglais, qui ne veut dire quelque chose que quand il est chanté par Albani, la grande Emma Lajeunesse.

Nous allions donc arriver presque chez nous !

Adieu le déjeuner, mange qui voudra, nous emboîtons le pas derrière le capitaine qui s'est levé aussitôt, et nous sommes sur le pont en même temps que lui.

Où, la terre ?

Là, à droite ! non, c'est un nuage. A gauche, ici ! Erreur, c'est une vapeur.

La terre est trop loin encore pour que nous puissions la voir à l'œil nu, mais là-haut, sur la passerelle, le capitaine a braqué sa lunette sur l'horizon et, après quelques instants d'observation, dit :

—Terre-Neuve, presque en face, un peu à gauche. On sera dans le port à trois heures.

Une demi heure plus tard, quelque chose parut à l'horizon : une teinte légère, une nuance grisâtre, puis grise, puis noirâtre, noire, éclaircie, puis blanchie de traînées qui disparaissent bientôt.

C'étaient les rochers et les vagues...

Nous assistions au perpétuel combat que, de puis des milliers d'années, la mer livre à la terre ; à l'assaut sans relâche que l'eau donne aux rocs énormes ; à ce duel éternel entre le mouvement et l'inertie, l'un furieux, l'autre froid ; duel inégal, dans lequel le corps le plus solide, le plus dur et le plus insensible finit par s'amollir, s'effriter et tomber sous les baisers des vagues à la crête neigeuse et diaphane.

Quelque chose semble flotter près de nous, une tache dans la mer, un point noir qui s'agite ; c'est une chaloupe venue bien loin, exprès pour nous.

Ce point n'est rien dans la mer ; mais, sans lui, nous ne pourrions pas arriver au port.

C'est le pilote !

. Un très brave homme, le pilote, mais il ne savait pas ce que c'était que le Canada français ; un excellent homme que ce pilote, mais il nous ignorait, nous, les vrais Canadiens ; un excellent homme, le pilote, mais, pour lui, la France n'existait guère ; un brave homme, tout de même que ce pilote, car il aimait tout autant la mer que nos bons marins de Gaspé et nos amis des côtes de Bretagne ou de Normandie.

Mais il ne parlait pas français, le pilote.

Ce n'était plus comme dans le golfe Saint-Laurent ou dans la Manche, où les pilotes parlent la même belle langue d'oïl !

. A 3 heures et vingt minutes nous entrons dans le port de Saint-Jean, l'un des plus curieux du monde, par sa forme presque exactement circulaire et son entrée si étroite que deux navires peuvent difficilement passer de front.

A peine étions nous arrivés depuis un quart d'heure qu'un autre navire, l'*Eslavona*, venait prendre place près de nous.

Tout paraissait étrange à bord de ce navire, avec son pavillon en berne et son allure singulière.

Renseignements pris, nous apprîmes que l'*Eslavona* parti de la Nouvelle-Orléans pour Brême (en Allemagne), était en feu depuis dix jours, par suite de combustion spontanée dans sa cargaison de coton, et que son capitaine avait été enlevé par une lame, pendant une nuit de tempête.

Des filets de fumée sortaient des hublots et tout l'équipage semblait consterné.

On éteignit le feu, comme on put, et après avoir fait du charbon comme nous, l'*Eslavona* continua sa route vers l'Europe.

Comme je m'intéressais à ce navire, j'ai consulté depuis mon retour les rapports maritimes, et j'ai vu l'autre jour qu'il était enfin arrivé à destination le 23 décembre, et que sa cargaison, qui ne valait plus grand chose, avait été vendue aux enchères publiques.

Ce sont les hasards de la mer !

. Saint-Jean de Terre-Neuve, n'est pas une